

## Les gants blancs

« Nous sommes au complet, nous pouvons commencer ». Cette phrase a sonné le glas. Il n'y a qu'à observer ces visages aux traits tirés. À qui obéissent-ils pour se réunir sagement autour d'une boîte en bois ? La question que personne n'ose poser n'est-elle pas : sommes-nous prêts pour cela ? Moi en tout cas, je ne l'étais pas. J'ai toujours trouvé cette solennité à la limite du ridicule. Pour qui se prenait-on ? Alors j'ai cherché dans l'assistance un détail qui pouvait accrocher mon regard et m'extraire discrètement de cette assemblée. Si physiquement c'était impossible, au risque de briser l'harmonie du sombre tableau dont je faisais partie, mentalement il n'y avait rien de plus facile.

Étonnant comme les gens, à mon contact, se laissent bernés par ma présence physique. Je remercie ce corps que j'habite. Il masque si bien mon absence. Au bout de quelques minutes, mon regard a trouvé ce qu'il cherchait pour satisfaire son besoin d'évasion : une paire de gants blancs qui dépassaient des manches d'un costume sombre. Je me suis mise à imaginer les mains qui s'y cachaient. Leur contact. Elles devaient être douces et chaudes. Je déteste les mains rêches. Elles étaient à l'abri des regards et ça suffisait à susciter ma curiosité. J'avais envie de sentir leur chaleur à même ma peau, là, maintenant. Rien que cette idée réchauffait mon cœur et me faisait oublier, un peu, l'atmosphère lugubre du lieu. Je devinais une esquisse de sourire sur les lèvres de l'homme aux gants blancs. M'était-il adressé ou était-ce seulement une mine de circonstance ? Difficile à dire. Les lunettes noires cachaient ses yeux. Je pouvais tout imaginer.

Il se tenait à distance et ses mains gantées avaient disparu derrière son dos. J'ai eu peur qu'il s'échappe, j'ai eu peur qu'il m'échappe avant d'avoir pu l'approcher. C'est étrange comme le respect des codes vous engluent dans l'immobilité. Allais-je laisser la vie se défilier ? Je devais trouver le courage d'aller vers lui avant qu'il ne soit trop tard. Je m'étonnais d'ailleurs qu'il soit encore là. Il espérait peut-être me rencontrer aussi. Il m'attendait. Cette idée

accélérait les pulsations de mon cœur et faisait trembler mes mains. Mon émoi devait se sentir car mon mari a pris ma main dans la sienne pour m'apporter le réconfort dont j'avais, croyait-il, besoin. Comme il est facile de se méprendre sur la personne qui partage votre vie. Sa main me retenait prisonnière et cette sensation la rendait moite.

J'étouffais dans ce tailleur trop cintré. Je n'avais qu'une idée en tête : m'en débarrasser le plus vite possible. Le discours me semblait interminable et monotone. Je guettais l'homme aux gants blancs, j'espérais que ses mains réapparaissent pour imaginer encore le contact de sa peau. Je me tenais droite et digne, ventre rentré, dos cambré avec la folle idée que son regard tentait de deviner ma peau sous l'étoffe sombre.

Sur le parvis de l'église, le soleil s'est chargé de me déshabiller et de dévoiler les fines bretelles d'un caraco en dentelle. C'est à ce moment qu'il a choisi de s'approcher de moi pendant que d'autres mains venaient serrer celle de mon mari.

— Je viens m'assurer que tout ce passe comme vous le souhaitez et que vous êtes satisfaite du déroulement de la cérémonie.

— Tout est parfait, excepté la chaleur. Je ne sais pas comment vous arrivez à supporter ces gants.

J'ai serré sa main en exerçant une pression qui en disait long. Il a souri. On s'est compris. Alors j'ai osé :

— Peut-être trouverons-nous, un jour ou l'autre, l'occasion de nous revoir ?

— J'accompagne les gens dans leur dernier voyage. Pour rien au monde je ne manquerai le vôtre, madame.

Je sens encore la sueur se glacer dans mon dos.

*(3726 caractères espaces comprises)*